

Puisque nous nous mettons à l'école de la liberté, il est important que nous puissions accueillir les lignes qui suivent dans un esprit de liberté, celui que j'ai senti dans votre assemblée, et qui m'a "autorisé" à vous partager ma réflexion. Ce texte vous est remis pour entrer en dialogue avec certaines des réalités de votre établissement scolaire. En partant de ces réalités et de votre analyse, n'hésitez pas à l'enrichir, à améliorer telle formulation, à conforter ou contredire telle idée. Vous pouvez bien sûr me partager vos réactions. Je vous en serai alors reconnaissant.

F. André-Pierre Gauthier, fec
fandrepiere@free.fr

Libre, pour éduquer à la liberté

F. André-Pierre Gauthier,
Frère des Écoles Chrétiennes

Chers amis,

1. L'enjeu de la liberté

S'il y a un mot avec lequel des éducateurs et des chrétiens ont à s'expliquer, c'est bien celui de liberté. Ce terme a de la mémoire : il porte avec lui, dans notre pays, un passé ambigu, et, dans bien d'autres lieux, un futur hypothétique. Reconnaissons-le, ce n'est pas avec ce mot que l'Église est la plus à l'aise... ni, d'ailleurs, l'école. « Libres, pour éduquer à la liberté ». Il faut aborder ce thème avec prudence, et prendre la mesure de la question que nous abordons, sauf, bien sûr, à se payer de mot, et à verser dans l'incantation. En fait, en nous invitant, cette année, à nous mettre « à l'école de la liberté », l'Enseignement Catholique « joue gros », sans être démuni. Sur cette question, nous sommes attendus. Mais nous voulons l'aborder en nous mettant « à l'école de la liberté », c'est-à-dire que nous devons continuer d'apprendre, comme personnes, comme communautés et comme institutions, à devenir libres, plus et mieux.

Or, ce sont toutes les écoles, en tant qu'écoles, qui sont attendues. Aujourd'hui, éduquer à la liberté devient, pour chaque institution scolaire, une responsabilité et un devoir. Car ce qui humanise, c'est d'abord ce que l'on acquiert. Et, dans une société de libertés offertes, et parfois de libertés bradées, d'autonomie précoce, et parfois indues, c'est la liberté, patiemment conquise contre les déterminismes et les conditionnements, qui humanise. On l'avait un peu oublié : dans notre culture, l'école chrétienne et l'éducation se sont développées aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans une perspective de libération des personnes et des consciences. Même si les camps furent alors opposés, cet héritage commun est aujourd'hui le nôtre : oui, nous devons nous mettre à l'école de la liberté ! C'est le grand rendez-vous éducatif de notre modernité, et la tâche est immense : sur les plans professionnel, éthique, relationnel, spirituel et religieux, offrir les compétences, les outils, les repères qui permettent de construire des itinéraires singuliers et sensés, « avec et pour les autres, dans des institutions justes », selon l'invitation du philosophe P. Ricœur. Pour cela, comme éducateurs, il nous faut durer dans l'exigence et la bienveillance éducatives, et, comme chrétiens, durer dans la proposition et la saveur évangéliques. Mais comment tenir, quand le « je » de l'enfant et du jeune, de plus en plus tôt, juge de tout, et reçoit les moyens de faire l'expérience de son autonomie ?

Nous savons, mais ce savoir peut légitimement faire peur, qu'il n'y a pas d'autre chemin que d'éduquer cette liberté, que d'aider enfants et jeunes à passer de la « liberté de » à la « liberté

pour ». Mais seuls des hommes et des femmes, des communautés et des institutions, qui ont pour projets de devenir eux-mêmes plus libres, peuvent leur permettre d'accomplir ce trajet de libération. Cet itinéraire met en jeu notre liberté et la leur, tant il est vrai, comme le dit le Pape Benoît XVI, que le « rapport éducatif est avant tout la rencontre de deux libertés ». C'est pourquoi la question de la liberté est sans doute « la » question éducative, et peut-être aussi « la » question pastorale. C'est sur la liberté que va se réussir ou non le rendez-vous du christianisme et de la modernité, et, dans notre pays, l'E.C. est en mesure d'honorer cette rencontre et de la rendre fructueuse.

Nous oublions, tant l'évidence peut être aveuglante, que Dieu veut et aime notre liberté. Il nous en a donné l'assurance en Jésus. Saint Augustin, C. Péguy, Y. de Montcheuil, l'aumônier des maquis du Vercors qui mourut fusillé, nous invitent à réentendre cela :

Augustin : « Quelqu'un peut entrer à l'église sans le vouloir, il peut approcher de l'autel sans le vouloir, il peut recevoir le sacrement sans le vouloir, il ne peut croire que s'il le veut ». Péguy, faisant parler Dieu : « Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien ». Y. de Montcheuil : « Nul ne peut tricher avec cette loi fondamentale [...] : le respect de la liberté de celui à qui il s'adresse. Et ce n'est pas seulement le souci de la dignité de l'homme qui lui dicte sa conduite, mais le sens des exigences de Dieu. Ce qui ne jaillit pas du plus intime de l'âme n'a pour Dieu aucune valeur, parce que Dieu n'y trouve pas son compte [...] La seule chose qui pour Dieu a du prix, c'est une liberté qui se donne par amour ». C'est ce visage même de Dieu qui autorise d'éduquer à la liberté. Éduquer les enfants et les jeunes. Oui, mais pas seulement. Permettre aussi à des adultes de se ressaisir personnellement et communautairement de cette liberté. Oui, mais pas seulement. Que l'institution elle-même, que chaque établissement catholique d'enseignement, puisse aussi être, dans ses choix et ses fonctionnements, témoin de cette liberté reçue.

2. Notre caractère propre : une chance et un chantier

Nous n'avons pas le privilège de l'exigence et de la compétence éducatives. C'est un bien commun de la nation, et les échecs et les impasses rencontrés ne peuvent occulter le travail, l'engagement et la générosité déployés dans les établissements publics et catholiques. Dans la légitime pluralité de notre système éducatif, le caractère propre de nos établissements, reconnu voici un demi-siècle par le législateur, apparaît aujourd'hui comme un bien précieux pour envisager et mettre en oeuvre l'éducation à la liberté, et cela grâce à la fois à une conception originale à la fois de l'acte éducatif, et de la communauté d'éducation.

De l'acte éducatif, nous disons qu'il a une dimension pastorale. Il faut s'entendre là-dessus, car la crédibilité de notre conception de la liberté est en jeu. En fait, nous voulons exprimer que notre projet éducatif est unifié et nourri par une conception chrétienne de l'homme, une anthropologie, une parmi d'autres, mais à laquelle nous tenons, car nous pensons qu'elle fait signe vers la vérité de l'homme, de l'homme réel : dans ses désirs, et sa capacité d'aimer, et dans ses faiblesses, et sa complicité avec le mal ; dans sa naissance comme sujet autonome, et comme personne en quête d'autrui, dans sa participation résolue à la construction de la cité terrestre, et dans sa marche confiante vers plus grand que lui... Cette anthropologie est le fruit d'une culture, qui est un miracle de la rencontre, une culture qui parle grec et hébreu par son origine, latin et arabe par son épanouissement de l'époque médiévale. Notre anthropologie, elle aussi, parle ces quatre langues, comme la Bonne Nouvelle s'entend en quatre évangiles : et tant mieux si pour approcher l'unique mystère de l'homme et de Dieu, je me sens mieux dans l'un ou dans l'autre, dans l'une ou dans l'autre, un temps de ma vie ou toute ma vie. Là où il y a un pluriel, il y a place pour la liberté. Comprise ainsi, cette anthropologie qui dit l'homme, peut aussi faire signe, discrètement, vers Dieu.

Un projet d'une telle audace ne se réduit ni aux matières enseignées, ni à l'accompagnement éducatif, ni aux propositions chrétiennes, car, à elle seule, aucune de ces dimensions, ne peut dire le projet et la spécificité d'une école catholique. Le chantier est ambitieux : montrer la dimension pastorale des enseignements et de l'acte éducatif, et la dimension éducative des propositions pastorales. Les matières scolaires ont toutes une dimension pastorale, au sens où elles concourent à former une vision de l'homme. J'enseigne toujours plus que ma matière. Quand j'enseigne, c'est l'homme entier que j'instruis : l'effort physique et l'attention intellectuelle que je sollicite, avec bienveillance et exigence, le respect d'un processus technique et d'un raisonnement logique que je transmets avec conviction et pédagogie, l'acquisition de la communication à laquelle je forme un enfant avec délicatesse et patience, tout cela, en soi, comme tels, est anthropologique et pastoral. Il en est aussi de l'acte éducatif, dès qu'une parole est adressée ou échangée, en classe, à l'atelier, sur la cour, dans un conseil de classe ou une salle des personnels : qu'elle soit orientation donnée ou limite posée, qu'elle soit de blâme ou de satisfaction, elle est, mystérieusement mais sûrement, bénédiction ou malédiction.

Les propositions pastorales ont, quant à elles, leur dimension éducative : elles transmettent un savoir, elles nourrissent la vie symbolique, la vie intérieure, elles soulèvent les questionnements éthiques, elles proposent l'engagement en « je » et en « nous ». Dans une école catholique, ce qui est premier et que nous devons honorer, ce sont le chemin et les étapes, qui, progressivement, mènent le jeune vers lui-même, vers les autres, et vers la reconnaissance, libre et rendue possible, que l'amitié de Jésus peut orienter une vie. L'école catholique, c'est toujours l'école de la première annonce : heureuses ces occasions où un adulte devant des jeunes, où une élève devant ses copines, peuvent dire en vérité et en liberté ce qui le ou la fait vivre et aimer ! Ce peut-être une parole à hauteur d'homme ou à hauteur de Dieu. L'école catholique, c'est le pari que Dieu peut faire signe et se faire connaître quand se déploient les ressources humaines de chaque jeune et de chaque adulte.

Seule une communauté d'éducation peut porter ce projet d'une école de la liberté. Si le jeune continue d'occuper le centre du projet éducatif, au cœur de ce projet se trouve la communauté d'éducation, composée de tous les adultes qui, au quotidien, font vivre l'établissement scolaire et portent son projet. La communauté ne renvoie pas à une hypothétique communion d'adultes clonés, mais – comme l'étymologie l'indique : *cum munus* – à la charge et à l'honneur d'éduquer, que ces adultes portent ensemble. Une communauté d'éducation, où l'on se parle parce que l'on est différents, où l'on essaie de se bien parler, de dire du bien, donc de bénir, cela fait signe plus vers l'effusion de Pentecôte que vers la confusion de Babel. Une communauté d'éducation se rassemble sur une vision de l'homme. Le présent et l'avenir de nos établissements ne dépendent pas d'abord de décisions courageuses sur notre identité chrétienne – ce souci est important et nécessaire, mais second, sans être secondaire. Ils dépendent de décisions courageuses qui construisent petit à petit des communautés d'éducation, nourries et portées par une vision chrétienne de l'homme, que tous peuvent partager, sans que la foi soit requise de tous, ni dans toutes ses dimensions. Confiance doit être faite aux adultes, divers par leurs parcours et leurs engagements, de s'en montrer capables. La liberté de l'éducation, c'est aussi la liberté de l'éducateur dont on sait, dont on espère qu'il trouvera les meilleurs chemins de l'humanisation du jeune, y compris dans ses dimensions spirituelle et religieuse.

3. Une parole sur la liberté, « autorisée »

Nous devons nous sentir « autorisés » à parler ainsi de l'école de la liberté, en raison de notre histoire, du visage du Dieu des chrétiens et de nos impératifs éducatifs. L'histoire de l'éducation chrétienne nous enseigne que les fondateurs et fondatrices ont eu à se libérer de leurs propres conformismes, et de ceux qui avaient cours, à leur époque, dans la société et

dans l'Église. Durant 40 ans, dans les années 1680-1720, l'itinéraire de fondation des écoles chrétiennes pour les garçons pauvres, engagé par J.-B. de La Salle et les premiers Frères, fut un combat permanent pour refuser toute forme d'instrumentalisation de ces écoles : l'instrumentalisation politique de l'administration royale, qui décrète la scolarisation obligatoire des enfants, d'abord pour lutter contre le protestantisme ; l'instrumentalisation sociale des pouvoirs municipaux et civils qui acceptent de financer des écoles, d'abord pour lutter contre le désordre civil qu'entretiennent les sauvages de l'époque ; l'instrumentalisation religieuse des catholiques qui s'engagent résolument dans l'œuvre des écoles, d'abord pour suppléer les insuffisances, voire l'échec de la catéchisation paroissiale... Bref, il y a toujours une bonne raison de soutenir l'école, mais elle est toujours insuffisante. En écho, résonnent les paroles fortes d'E. Mounier : « Par définition, une personne se suscite par appel, elle ne se fabrique pas par dressage. L'éducation ne peut donc avoir pour fin de façonner l'enfant au conformisme d'un milieu familial, social ou étatique, ni se restreindre à l'adapter à la fonction ou au rôle qu'adulte, il jouera. » L'ambition des écoles chrétiennes est d'une autre nature et, sans les exclure, ne peut se réduire aux raisons précédentes : il s'agit d'abord de permettre aux enfants, dans et grâce à l'école, de faire l'expérience du salut qui leur est proclamé. On ne peut proclamer que ce qui est crédible, et pour être crédible, il faut que ce salut soit vécu. La crédibilité de se décrète pas. Dans les écoles, d'un même mouvement, les jeunes acquièrent un métier, des principes de civilités, des comportements chrétiens, et, en définitive, une reconnaissance sociale et une estime de soi. Oui, le salut que Dieu offre et promet peut alors être proclamé à ceux qui font l'expérience du salut dans leur humanité.

Ce qui nous autorise aussi à parler de cette façon de la liberté, c'est le visage de Dieu que nous révèle la Bible. Rappelons-nous le fabuleux récit de la création, non pas en 6 mais en 7 jours. Car le 7^{ème} jour fait partie de l'acte et du projet du Créateur. Dieu, y lit-on, le 7^{ème} jour, chôma. Pour la tradition juive, cette notation est essentielle, car elle fonde l'agir de l'homme, sa liberté et sa dignité. Si Dieu se repose, se retire, entre en lui-même, c'est pour faire de la place à l'homme. En d'autres mots, la véritable puissance divine est de maîtriser sa propre puissance pour que l'autre, l'homme, puisse advenir. Le poète Hölderlin exprime joliment cela : « *Dieu fait l'homme comme la mer fait les continents, en se retirant.* » Dieu lui-même prend le premier le risque de l'homme et de sa liberté, comme pour nous enseigner qu'il n'y a pas d'autre route que de prendre le risque de notre propre liberté et de celle des autres.

Mais il faut atterrir ! Ce sera le temps de cet après-midi, où nous allons analyser nos pratiques. Essayons, dans cette perspective, de nous donner quatre impératifs éducatifs. Ils portent depuis longtemps le cœur et le sens de notre tradition éducative. Mais sans doute, devons-nous les redécouvrir ensemble, non pour, en ces temps de mutations, refaire ce que nos prédécesseurs ont fait, mais pour retrouver l'esprit dans lequel ils l'ont fait.

Éduquer, c'est répondre : « *Présent !* » Un établissement scolaire est un espace offert pour se rendre présents les uns aux autres. Notre visage offert est un « présent ». Essayons de nous rendre présents, là où nous ne sommes pas naturellement attendus : que cette démarche, cet « exode » – cela peut nous coûter, il se peut que l'on ne soit pas « attendu » – montre aux jeunes, et à des adultes, la nécessité de « bouger » pour grandir, et donne à d'autres l'envie de « se déplacer ». S'il est normal de trouver l'enseignant dans sa classe, le chef d'établissement dans son bureau ou le prêtre accompagnateur, dans le « local pastoral »... comme il peut être éducatif pour le jeune de découvrir ces mêmes visages, là où il ne les attend pas ! Que l'A.P.S puisse se trouver « gratuitement » au foyer des élèves ou en salle des personnels, qu'un enseignant « passe du temps » sur la cour, qu'un personnel de surveillance vienne « dire bonjour » en salle de pastorale, voici qui est essentiel pour donner à la simple relation une dimension éducative et ouvrir l'éducatif sur la dimension pastorale du projet... Cette présence

peut être œuvre de libération, pour celui qui accomplit la démarche et dépasse ses résistances ou ses habitudes, pour le jeune qui devient ainsi plus proche de divers visages d'adultes pour lesquels il n'est plus seulement l'élève, et avec lequel ils ne sont plus seulement « les profs » ou « les surveillants » ou « la pastorale » ! Cette présence est source de liberté si elle se vit dans la gratuité, et la durée – les présences doivent s'accoutumer les unes aux autres –, dans la patience et l'amitié.

Éduquer, c'est créer. Si nous voulons que notre projet éducatif se déploie et mobilise la volonté, l'intelligence et la générosité de ces jeunes adultes qui nous rejoignent, il est important de se sentir libres, eux et nous, pour imaginer, avec eux, de nouveaux chemins pour rejoindre les enfants et les jeunes, les accompagner et les solliciter. Notre attitude sera alors chemin de libération, car seules des réponses que nous pouvons donner, sans risquer de décevoir l'autre, nous rendent libres. Nous sommes timides sur ce sujet. Nous pensons que nous ne saurons pas sortir de notre fonction, et nous hésitons à aller vers les élèves sur des terrains qui sortent de nos compétences reconnues. Il en est du risque de la relation, comme de celui de la création : il humanise et peut se transformer en expérience spirituelle.

Éduquer, c'est rejoindre l'autre. Le monde clos d'un établissement scolaire est un espace offert à de multiples exodes. Rejoindre autrui est toujours de l'ordre de l'aventure : c'est quitter mon monde et devenir, un temps, étranger dans le monde de l'autre, puis peut-être, hôte et ami. C. Péguy évoque cette « seconde incarnation » du Christ, qui a consisté à se faire proche et prochain de chacun, au prix d'un véritable exode intérieur. Éduquer, c'est engager le jeune sur un chemin de croissance et le conduire de/vers (ex-ducere) : cela est vrai aussi pour l'adulte. On ne peut enseigner sans s'enseigner, inviter à la croissance sans soi-même accepter de ne pas avoir achever notre route d'humanisation.

Éduquer, c'est ouvrir à tous les possibles d'humanisation, même ceux que je n'ai pas choisis pour moi-même. Quelles que soient les convictions que je me suis forgées au fil de mon existence, je sais que ce sont les miennes, et qu'il me revient de permettre à chaque jeune de bâtir les siennes. Ce retrait de l'éducateur, c'est aussi être capable de permettre à l'autre de vivre des expériences, qui peuvent l'humaniser, et que moi-même je n'ai pas vécu, ne veux ou ne souhaite pas vivre. Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour accompagner des jeunes à une célébration de Noël, si cette célébration est également pensée clairement dans sa dimension éducative. De même, comme chrétien, je dois accepter qu'une activité puisse être vécue dans une dimension qui n'appelle pas systématiquement une reprise dans la foi.

Notre place à nous, A.P.S., dans ce vaste chantier ? Des veilleurs de sens, humblement. Ou alors des maçons, simplement, mais à l'image du dernier que, sur un chantier, un enfant rencontre, en des temps médiévaux.

« Toi, que fais-tu donc ? demande l'enfant à un premier maçon

- Je construis un mur...

- Et toi, que fais-tu donc, tu construis aussi un mur ? demande l'enfant à un deuxième maçon

- Oui, mais, pas seulement. Je gagne ma vie pour nourrir ma famille

- Et toi, que fais-tu donc, tu gagnes ta vie pour nourrir ta famille ? demande l'enfant à un troisième maçon.

- Oui, mais pas seulement. Je construis une cathédrale.

F. André-Pierre Gauthier,
Frère des Écoles Chrétiennes